

Nicolas Thirion & Boris Ternovsky

(synthèse de l'entretien réalisé dans un bar à Dijon le 2 avril 2019)

Nicolas Thirion

Né en 1973. Il suit des études d'Administration économique et sociale (Université) puis de Management des entreprises culturelles (IUP) et étudie la musique électro-acoustique au Conservatoire. Il est, depuis 2003, directeur artistique de Why Note, association de promotion, diffusion et production des musiques de création (Dijon).

<http://whynote.com/>

Boris Ternovsky

Né en 1979. Il suit des études de LEA jusqu'à un Master (Université) puis de Management des entreprises culturelles (IUP). Il est, depuis 2003, directeur de Sabotage, association consacrée à la promotion des musiques actuelles indépendantes (Dijon).

<http://www.sabotage-dijon.com/>

En tant que programmeurs d'une structure culturelle, avez-vous une expérience de la pratique d'une marge heureuse de la programmation artistique ?

Nicolas Thirion : Il n'existe pas de réelle différence entre les milieux institutionnel et alternatif dans le secteur de la musique contemporaine. Le milieu alternatif ne permet pas davantage de liberté que celui institutionnel. La musique contemporaine vient de la musique classique, elle est longtemps restée très académique, la création ne se développait qu'au sein des grandes institutions (radios publiques, IRCAM, Ministère de la Culture...). Ce secteur subissait de nombreuses contraintes économiques et esthétiques, associées à une dévalorisation de sa légitimité. Il a ensuite oscillé entre appartenance à la contre-culture et légitimité. Ce système est actuellement en crise, ce qui n'est pas forcément négatif. Mais la musique contemporaine continue à souffrir d'une image négative. Songeons au personnage d'Antoine Delafoy incarné par Claude Rich dans le film *Les Tontons flingueurs* (1963), auteur de musique concrète, il est représenté comme une sorte d'allumé fumiste ! Quant à Pierre Boulez, il est considéré comme un intellectuel rigoureux. La musique contemporaine conserve un aspect repoussoir, ce qui est accentué par la crise actuelle des intellectuels. Il y a une sorte de désintérêt général pour cette forme de musique, de la part du public comme des politiques.

Boris Ternovsky : Avec Why Note, Nicolas fait le lien entre circuits institutionnels et alternatifs, il est l'un des rares à le faire. Il a choisi la marge et ne la subit pas. Why Note défend une belle ligne artistique, tout en disposant d'une bonne visibilité. Mais la plupart des associations reposent sur des systèmes économiques non "secure", friables et se retrouvent dans l'obligation de tenter des formes expérimentales. Il ne faut pas rechercher la viabilité, ni la pérennité mais sortir des sentiers battus.

Nicolas Thirion : La ressource la plus rare pour tout le monde, c'est le temps. Disposer d'un temps non rentable pour créer, dans un monde qui demande de plus en plus à chacun (la multiplication des burn out est significative), c'est crucial. Mobiliser de l'argent pour donner du temps aux artistes, leur libérer du temps pour la recherche, pour qu'ils puissent essayer des choses, qu'elles soient efficaces ou non, c'est ça la marge. Avec

Why Note, je me sens comme un pirate, j'utilise de l'argent dont je ne devrais pas disposer. Il faut persuader nos partenaires financiers de l'intérêt de notre démarche afin d'obtenir de l'argent qui sera directement consacrée au créatif.

Boris Ternovsky : Le problème c'est que parfois, les associations subissent des changements de statuts et/ou de niveaux de subventions qui peuvent impacter voire tuer la programmation...

Nicolas Thirion : Beaucoup de structures se laissent surprendre par les baisses de subventions, je ne comprends pas cette situation. Il ne faut pas se positionner en victime et bien maîtriser les cahiers des charges qui nous sont fournis par ceux qui nous subventionnent. Le monde de la musique a cherché à se rapprocher des formes classiques d'arts vivants (du théâtre, en particulier), pour finalement se retrouver sans davantage de moyens mais avec beaucoup de contraintes administratives... L'association Sabotage est financièrement fragile mais elle persiste à refuser d'entrer dans une programmation académique, c'est un beau choix !

Boris Ternovsky : Nous n'avons, en effet, jamais souhaité proposer une programmation académique, nous avons choisi cette belle liberté. Soit on décide de rentrer dans un cadre, soit on va vers une vraie liberté de programmation mais cette liberté limite les projets en général, l'entre deux n'existe pas en France.

Nicolas Thirion : Le problème qui se pose, c'est : comment gagner sa vie et comment assurer un salaire à ses collaborateurs ? Il faut multiplier les projets, les penser, les valoriser avant, pendant et après leur réalisation. C'est très prenant mais c'est ce qui permet une véritable liberté de programmation et c'est la liberté qui m'importe !

En tant que programmeurs, souhaitez-vous développer cette présence de la marge heureuse ?

Nicolas Thirion : Le public, c'est la première préoccupation. La façon dont on structure la culture des gens, la façon dont les gens se cultivent, a beaucoup changé grâce à internet depuis une quinzaine d'années. Cette séparation entre les amateurs de jazz, musique classique et musique contemporaine, à travers des communautés clairement identifiées sociologiquement, s'est effritée. Aujourd'hui, la culture est beaucoup plus ouverte, beaucoup moins sectorisée, réellement transversale. Actuellement, on fonctionne plus par "moment", on veut expérimenter, partager un moment culturel, c'est d'ailleurs lié à notre rapport à la consommation. On peut mêler les styles et c'est bien de se balader d'une culture à l'autre ! Personnellement, je hais l'opéra, le mélomane d'opéra... Les gens vont à l'opéra pour se voir à l'opéra, pour se rassurer sur leur appartenance à une caste...

Boris Ternovsky : Oui, alors que maintenant les concerts sont aussi chers que l'opéra ! Les questions de valeurs, d'excellence n'existent plus sur ses séparations.

Nicolas Thirion : Je suis très respectueux des personnes qui écoutent du rap, le rap souffre d'une image négative alors qu'il emprunte des formes très sophistiquées...

Boris Ternovsky : Le rapport à la culture, à la musique a évolué. Il y a quelques années, on choisissait un univers musical en fonction de ce que l'on lisait mais maintenant, on découvre un groupe sur internet puis on choisit d'aller le voir en concert. On a déjà une

idée de ce que l'on va écouter avant d'assister au concert. On parle d'ailleurs davantage d'"événement" que de "musique", on souhaite assister à des événements qui incluent, parmi d'autres éléments (originalité du lieu, des décors, accessoires, possibilité de consommer des boissons...), de la musique.

Nicolas Thirion : Les gens qui sortent recherchent des espaces-temps pour se retrouver entre amis, pour être bien ensemble, ne pas se sentir en danger dans leur culture, ne pas être pris en défaut face à cette culture. Cette situation est liée à la crise de confiance qui se développe face aux hommes politiques et aux médias, le public ne fait plus non plus confiance aux programmeurs. Les gens sont devenus leur propre curateur avec internet ! La position de "sachant" ne fonctionne plus du tout !

Boris Ternovsky : Ce qui empêche les gens de programmer, c'est l'absence de réseau. A Sabotage, nous avons remarqué que les gens qui venaient assister à nos concerts il y a 5 ans, organisent désormais des concerts !

Nicolas Thirion : Donc vous avez réussi !

Boris Ternovsky : Il y a maintenant une facilité des contacts, on peut assez facilement se constituer un réseau, les gens en profitent.

Nicolas Thirion : Oui mais il faut aussi des compétences techniques pour concevoir et organiser un événement. C'est un métier, tout de même... Le contexte dans lequel on choisit de présenter un événement est aussi une question importante. Quel type de lieu ? Par exemple, avec Why Note, nous proposons des concerts dans des structures très différentes, la galerie Interface¹, l'Atelier Chiffonnier², Le Consortium³, etc.. Le plus important actuellement, c'est la communication.

Boris Ternovsky : Oui, avec cette question : comment sortir du lot dans le flux d'informations ?

Nicolas Thirion : Avec Why Note, nous avons un public large, sociologiquement parlant donc avec lequel il est difficile de communiquer.

Boris Ternovsky : La communication pour un festival, c'est par le biais d'internet, à 80%.

Nicolas Thirion : La communication, elle sert à rassurer les hommes politiques qui nous subventionnent ! Sinon, en effet, la majeure partie de la communication existe via les réseaux sociaux. Organiser des concerts dans un lieu alternatif c'est intéressant et nous avons pour politique de proposer des salaires identiques aux artistes, quel que soit le lieu dans lequel ils jouent.

Boris Ternovsky : Je tiens à préciser qu'à Why Note, les cachets que vous proposez aux artistes sont bien supérieurs à ceux proposés dans des structures réellement en marge.

¹ la galerie Interface, association consacrée au soutien et à la diffusion de l'art contemporain (Dijon) : <https://www.interface-art.com/>

² l'Atelier Chiffonnier, "artists run space" consacré au soutien et à la diffusion de la création contemporaine (Dijon) : <https://fr-fr.facebook.com/atelierchiffonnier/>

³ Le Consortium, centre d'art contemporain (Dijon) : <https://www.leconsortium.fr/fr>

Nicolas Thirion : La création nécessite du temps, il faut dégager de l'argent pour offrir aux artistes un temps de création, c'est une question technique, en fait. D'autant que pour réaliser

une pièce de musique contemporaine, il faut souvent plus de temps que sur les autres types de musiques. Pour un solo, nous proposons un cachet de 400 euros. Mais je dois avouer que, lorsque les musiciens sont aussi professeurs, leur proposer le même cachet que celui d'un artiste qui galère, c'est difficile à vivre. L'argent dont nous disposons est de l'argent public, c'est important de le mobiliser avant tout pour les artistes qui en ont le plus besoin. Mais ce discours n'est pas toujours bien reçu.

Quels exemples de marge heureuse de la programmation musicale ont retenu votre attention ?

Nicolas Thirion : Le festival *Sonic Protest*⁴ à Paris, il propose une programmation ultra-pointue dans des lieux alternatifs et ça marche très bien, ils ont beaucoup de monde. Leur financement emprunte à l'alternatif comme à l'institutionnel.

Boris Ternovsky : Ce rapport à la marge, à l'alternatif je le trouvais particulièrement réussi il y a 10 ou 15 ans au sein d'un festival comme *La Route du Rock*⁵, qui était le seul événement à chercher, oser et défendre une scène qui n'était représentée nulle part ailleurs en France. Il est selon moi aujourd'hui un peu rentré dans le rang avec une prise de risque plus limitée. Je suis d'accord aussi avec *Sonic Protest*. J'aime beaucoup le festival *Baleapop*⁶, à Saint-Jean-de-Luz, qui propose chaque été une programmation musicale pointue avec une ouverture ludique sur les arts visuels - graphiques - plastiques. J'apprécie le cadre de l'événement, l'anticonformisme de leur communication (ou non-communication), une programmation où le nom de l'artiste programmé devient accessoire contrairement au discours, à la proposition artistique, au côté familial du site et de l'accueil. J'apprécie cette volonté du collectif organisateur (Moi Moi) à affirmer une exigence à la fois artistique et humaine.

Quelles sont, d'après-vous, les nouvelles formes que pourrait prendre la marge heureuse ?

Nicolas Thirion : La question du professionnalisme se pose. Les IUP marquent le début des formations dans la culture. Le discours qui nous était délivré sur place affirmait que, les acteurs de la culture, ne seraient plus désormais des militants bénévoles de l'action culturelle mais des professionnels. Les associations ont été fiscalisées, leur fonctionnement implique de nombreuses contraintes administratives qui exigent l'emploi d'administrateurs. Dans les années 80-90, les comptes des associations étaient plus que brouillons mais actuellement, les administrateurs doivent appliquer des règles très techniques, qui requièrent une formation. Au militantisme associatif des structures culturelles succède désormais un côté entrepreneurial qui comprend un aspect lucratif. Mais cette professionnalisation, sur le plan artistique, qu'a-t-elle apporté ? Je parviens à trouver assez facilement de l'argent pour faire fonctionner Why Note, parce que j'ai bien intégré les codes administratifs mais je ne me sens pas plus professionnel sur le plan purement artistique... Le libéralisme nous a amené à cette situation. Toutes les

⁴ festival *Sonic Protest* <https://www.sonicprotest.com/>

⁵ festival *La Route du Rock* <http://www.laroutedurock.com/>

⁶ festival *Baleapop* <https://fr-fr.facebook.com/baleapopfestibala/>

compagnies de théâtre commencent désormais par le recrutement d'un administrateur ! Les chargés de diffusion sont également très recherchés. Une grande quantité d'argent part dans le financement de la machinerie administrative... Le nombre des intermittents du spectacle a explosé (il a été multiplié par dix en 20 ans), quant au travail amateur, il n'est pas valorisé. Actuellement, la marge, elle est dans le bénévolat. A Why Note, on y arrive, parce que je travaille comme un pirate ! Je vends des actions et événements culturels à des clients qui sont les collectivités. On est une vraie anomalie à Why Note ! Mais de toute façon, beaucoup de lieux ouvrent actuellement et réussissent à trouver des financements.

Boris Ternovsky : Non, je ne suis pas d'accord. Ouvrir un lieu et tenir, c'est soit difficile, soit impossible...

Nicolas Thirion : Il faut jouer sur les mots, vendre du rêve aux clients. Beaucoup de structures réussissent à mobiliser de l'argent. Il y a aussi cette possibilité d'exercer bénévolement et librement une activité artistique, tout en ayant un emploi alimentaire à côté mais ce n'est pas forcément simple à tenir.

Cette pratique d'une marge heureuse de la programmation artistique est-elle, à vos yeux, susceptible de se densifier à l'avenir ?

Nicolas Thirion : Tout va dépendre de l'évolution des politiques culturelles. S'il n'y a plus d'argent public, on va devoir arrêter. Mais tant qu'il y a de l'argent, il faut aller le chercher ! C'est vrai que l'arrivée d'internet a permis de réduire les coûts, produire un disque et assurer sa communication c'est beaucoup moins coûteux maintenant et, sur le plan de l'organisation de spectacles, actuellement les gens aiment bien les petites formes.

Boris Ternovsky : Perdurer, c'est bien ! Mais les gens qui organisent ces petits concerts en y mettant tant d'énergie souhaitent, à un moment, trouver un vrai travail, fonder une famille, une sorte de roulement se met en place. Cette marge heureuse, elle est mobile.

Nicolas Thirion : Oui et il y a aussi une crise des valeurs associatives. La majorité des gens engagés sur le plan associatif sont des retraités. Car ils disposent de temps libre et ont cette culture de la gauche militante. La plupart des jeunes sont incapables de s'engager dans quoi que ce soit !

Boris Ternovsky : Oui, il y a forcément une notion de sacrifice ou de priorité. Le bénévolat ou l'activisme associatif est aisé quand il se fait sans heurt, mais étant souvent considéré comme un loisir, il est parfois facile pour certains de tourner la page et de passer à autre chose. Je dois bien avouer que ma vie tourne aujourd'hui autour de mon association et des actions que je porte en son sein. J'ai bien conscience de ma chance et de la liberté que m'offre cette situation. Ma priorité de vie est de continuer à m'épanouir en travaillant et en m'exprimant avec Sabotage, je crois en notre action et suis prêt à défendre nos valeurs et mes idéaux Ad vitam aeternam.

Entretien réalisé avec Cécile Desbaudard / cdesbaudard@gmail.com